

Une histoire à regarder comme on feuillette un livre. Une diagonale des jours en vingt-sept photographies, vécues ailleurs, ici sous nos yeux. Ces photographies, Jacques Faujour et moi les avons choisies, assis par terre, dans la pièce où il travaille - quelques deux mille photocopies de toutes les photographies qu'il a prises depuis une vingtaine d'années. Deux mille, beaucoup plus, peut-être. Un oui non étrange avec des allers et retours sans exclusion et une grande certitude, dès le premier

regard. Quel instinct nous guidait, au cours de ces après-midi, l'instinct de quel parcours, quelle histoire - je ne pense pas qu'il y ait une vraie réponse. Cet ensemble a pourtant une grande unité de style et de regard. Ces photographies se parlent, se disent des choses faciles à deviner mais secrètes. Candeur, simplicité, dépouillement sans esthétique de départ toujours si proche de l'effet et de la gratuité ultérieurs, la vie la plus journalière est entrevue, vécue. Les métiers qui disparaissent, la villégiature

locale, le travail quotidien, la création artistique sont situés loin de toute complaisance narcissique. Jacques Faujour est photographe au musée national d'art moderne. C'est avec cela qu'il nourrit sa famille et s'achète de la pellicule, c'est là que nous nous sommes rencontrés à mon retour à Paris en soixante-quatorze. Louise Nevelson, Jean Tinguely, Etienne-Martin dans la boîte verte de Jacques Faujour sont exactement ce qu'ils ont été pour nous qui les avons connus. Pour les autres, ils

seront le garagiste du coin, une élégante un peu marquée, un vieil artisan pensif qui doit raconter le soir des histoires à la Bachelard où il est question de greniers et de robinets qu'on astique. Le fil des jours, le fil de l'eau - jours disparus, jours à disparaître. Des histoires à deviner ou à rêver comme on feuilleterait ses propres souvenirs. En toute quiétude, selon soi-même.